

Parce que le héros de *La Rencontre des absents* est un simple d'esprit, parce que le sujet du livre est une conquête du temps, on pense très vite à Faulkner. Ce n'est pourtant pas dans le sillage de l'Américain que se situe Boris Schreiber. S'il a, certes, subi son influence, il l'a assimilée, absorbée, au point de la faire entièrement sienne et de donner à ce qu'il écrit une marque bien à lui. Comme le fait remarquer Henri Thomas, dans une excellente et chaleureuse préface, il existe un grand écart entre un livre de Schreiber et le livre suivant.

La Rencontre des absents, difficile d'accès, déchirant à certains moments, aride à d'autres, est sans doute, est sûrement son meilleur roman. Sûrement aussi un de ceux qui se détachent le plus nettement du peloton littéraire de fin d'année. L'histoire est simple — est-ce une histoire, d'ailleurs ? Un conte plutôt, presque au sens oriental du terme. Avec quelque chose d'exemplaire dans sa conclusion. Tandis que *Les Heures qui restent* et *Le Droit d'asile*, les deux livres précédents de Boris Schreiber se terminaient par une mort, sur un gouffre, celui-ci ouvre sur un recommencement.

Samedi 9 novembre 1963

LES ARTS — LES LETTRES — LES ARTS —

LA RENCONTRE DES ABSENTS

par Boris SCHREIBER

PARCE que le héros de LA RENCONTRE DES ABSENTS est un simple d'esprit, parce que le sujet du livre est une conquête du temps, on pense très vite à Faulkner. Ce n'est pourtant pas dans le sillage de l'Américain que se situe Boris Schreiber. S'il a, certes, subi son influence, il l'a assimilée, absorbée, au point de la faire entièrement sienne et de donner à ce qu'il écrit une marque bien à lui. Comme le fait remarquer Henri Thomas, dans une excellente et chaleureuse préface, il existe un grand écart entre un livre de Schreiber et le livre suivant.

LA RENCONTRE DES ABSENTS, difficile d'accès, déchirant à certains moments, aride à d'autres, est sans doute, est sûrement son meilleur roman. Sûrement aussi un de ceux qui se détachent le plus nettement du peloton littéraire de fin d'année. L'histoire est simple — est-ce une histoire, d'ailleurs ? Un conte plutôt, presque au sens oriental du terme. Avec quelque chose d'exemplaire dans sa conclusion. Tandis que *Les Heures qui restent* et *Le Droit d'asile*, les deux livres précédents de Boris Schreiber se terminaient sur une mort, sur un gouffre, celui-ci ouvre sur un recommencement.

L'histoire est celle-ci : un « innocent », Jojo, qui, à quarante ans, n'a pas dépassé l'âge mental de sept ans, attend son frère qu'il n'a pas vu depuis des années, vingt ans peut-être. Ce frère, dont il ne sait plus rien, sinon qu'il avait les cheveux

blonds, qu'il s'appelait Petit Max, et qu'un jour il est parti en claquant la porte vers les « tropiques », ce frère symbolise pour lui toutes les revanches à prendre sur la vie et les gens, tout ce qu'il sent bien ne pas posséder comme tout le monde. Alors, il l'attend, il le cherche, mais pour le chercher, il faut du temps. Jojo économise le temps, il le met en réserve. Au sens propre, d'ailleurs.

Vaguement employé d'un restaurant fermé « pour travaux », en attendant la réouverture, Jojo n'a rien à faire de toute la journée et il peut donc chercher son frère. Et plus le restaurant demeurera fermé, plus il aura du temps devant lui pour cette recherche. « Alors, un seul moyen : ralentir les travaux afin que la réouverture ait lieu le plus tard possible. Plus elle sera tardive, cette réouverture, plus seront nombreux les jours de liberté qu'il aura gagnés. L'essentiel est de laisser ces jours s'accumuler... C'est si simple : chaque jour il suffit de détruire quelque chose sur le chantier, ou de voler, avec prudence, pour ne pas être pris. Sans aucun doute, c'est grâce à Jojo que les travaux traînent en longueur et secrètent ainsi des minutes de liberté qui deviennent des heures, des mois. Un jour, tout ce temps mis en réserve basculera de son côté. »

Donc Jojo, comme un avare, entame les heures. Les mauvais traite-

ments, les coups aussi de son entourage qui le hait parce qu'il est différent. Jojo est simple, remarque Henri Thomas, à la manière des causeurs des dialogues socratiques :

Socrate. — Comment sortiras-tu de l'inextricable question, du puits où t'enfermerait le questionneur imperturbable qui, la main sur un de tes yeux, te demanderait si tu vois son habit avec ton œil fermé ?

Theetete. — Je dirais : avec cet œil-là, non. Avec cet autre oui.

Jojo voit avec l'autre œil, l'œil de l'innocence qu'aucun de nous n'a plus. Il voit, même s'il n'en a pas conscience, que la quête, quelle qu'elle soit, vaut plus, vaut mieux que le but à atteindre. Et il refusera ce but, soudain tout proche, il préférera poursuivre sa recherche. C'est tout et c'est très beau. Il faut lire lentement LA RENCONTRE DES ABSENTS, non pas comme un roman où l'intrigue commence, se développe et finit mais, encore une fois, comme un conte, à l'intérieur duquel, bien malgré elle, s'est glissée la vie réelle, la vie de tous les jours, de ceux qui ont raison. Raison ? Ce n'est pas tellement l'avis de Jojo et à travers lui, Boris Schreiber nous amène à nous poser encore une fois cette question.

Marie-Pierre CASTELNAU.

Roman. Calmann-Lévy.

L'histoire est celle-ci : un « innocent », Jojo, qui, à quarante ans, n'a pas dépassé l'âge mental de sept ans, attend son frère qu'il n'a pas vu depuis des années, vingt ans peut-être. Ce frère, dont il ne sait plus rien, sinon qu'il avait les cheveux blonds, qu'il s'appelait Petit Max, et qu'un jour il est parti en claquant la porte vers les « tropiques », ce frère symbolise pour lui toutes les revanches à prendre

sur la vie et sur les gens, tout ce qu'il sent bien ne pas posséder comme tout le monde. Alors, il attend, il le cherche, mais pour le chercher, il faut du temps. Jojo économise le temps, il le met en réserve. Au sens propre, d'ailleurs.

Vaguement employé d'un restaurant fermé « pour travaux », en attendant la réouverture Jojo n'a rien à faire de toute la journée et il peut donc chercher son frère. Et plus le restaurant demeurera fermé, plus il aura du temps devant lui pour cette recherche. « *Alors, un seul moyen : ralentir les travaux afin que la réouverture ait lieu le plus tard possible. Plus elle sera tardive, cette réouverture, plus seront nombreux les jours de liberté qu'il aura gagnés. L'essentiel est de laisser ces jours s'accumuler... C'est si simple : chaque jour il suffit de détruire quelque chose sur le chantier, ou de voler, avec prudence, pour ne pas être pris. Sans aucun doute, c'est grâce à Jojo que les travaux traînent en longueur et secrètent ainsi des minutes de liberté qui deviennent des heures, des mois. Un jour, tout ce temps mis en réserve basculera de son côté.* »

Donc Jojo, comme un avare, entame les heures. Les mauvais traitements, les coups aussi de son entourage qui le hait parce qu'il est *différent*. Jojo est simple, remarque Henri Thomas, à la manière des causeurs des dialogues socratiques :

Socrate. – Comment sortiras-tu de l'inextricable question, du puits où t'enfermerait le questionneur imperturbable qui, la main sur un de tes yeux, te demanderait si tu vois son habit avec ton œil fermé ?

Théétète. – Je dirais : avec cet œil-là, non. Avec cet autre oui.

Jojo voit avec l'*autre œil*, l'œil de l'innocence, qu'aucun de nous n'a plus. Il voit, même s'il n'en pas conscience, que la quête, quelle qu'elle soit, vaut plus, vaut mieux que le but à atteindre. Et il *refusera* ce but, soudain tout proche, il préférera poursuivre sa recherche. C'est tout et c'est très beau. Il faut lire lentement *La Rencontre des absents*, non pas comme un roman où l'intrigue commence, se développe et finit mais, encore une fois, comme un conte, à l'intérieur duquel, bien malgré elle, s'est glissée la vie réelle, la vie de tous les jours, de ceux qui ont *raison*. Raison ? Ce n'est pas tellement l'avis de Jojo et à travers lui, Boris Schreiber nous amène à nous poser encore une fois cette question.

Marie-Pierre CASTELNAU